

TRANSPORTS

PAGE XII

PARIS XI^e

PAGE I

Attention aux travaux sur la ligne 1 du métro

Après les exactions du 1^{er} Mai, place au nettoyage

75

Le Parisien



**ALAPHILIPPE
SON TOUR
DE FRANCE
COMPROMIS**

PAGE 20



R 20174 - 503 - 1,80 €

MARDI 3 MAI 2022 N° 24160 - 1,80 €



**Baisse des prix,
hausse de la consommation**

L'inquiétante épidémie de cocaïne

Les médecins s'alarment de la montée en puissance de ce produit stupéfiant très dangereux dont le prix de vente a chuté de 25 % depuis 2015. On en prend désormais dans tous les milieux sociaux pour faire la fête mais aussi pour tenir le coup au travail.

PAGES 2 ET 3



**« Skandar »
Le nouveau
« Harry Potter » ?**

PAGE 28

**Sacha regrette d'avoir changé
de sexe et veut redevenir Anna**

PAGES 12 ET 13

ACTU NATIONALE

CHANGEMENT DE SEXE

Ces jeunes qui font marche arrière

En France, le nombre d'adolescents qui veulent changer de genre explose. Parmi eux, certains le regrettent plus tard. Un de ces « détransitionneurs » s'est confié à nous. Rare.

DOSSIER RÉALISÉ PAR BÉRANGÈRE LEPETIT

CERTAINS y voient une conséquence de la libération de la parole dans le sillage de #MeToo, d'autres une inquiétante dérive, voire une mode portée par les réseaux sociaux. Aujourd'hui, les ados qui se qualifient de transgenres et veulent changer de sexe n'ont jamais été aussi nombreux. Il y a ces garçons de 13 ou 14 ans qui veulent devenir des femmes et, de plus en plus souvent, ces adolescentes qui se sentent enfermées dans leur nouveau corps qui se féminise, s'arrondit et veulent être appelées par un prénom masculin, se sentent comme des hommes. Toutes et tous veulent suivre un traitement pour « dysphorie de genre », le terme médical utilisé pour décrire la souffrance liée au sentiment de n'être pas né dans « le bon genre ».

Dans un rapport rendu au ministère de la Santé en janvier, la Caisse nationale d'assurance maladie (Cnam) estimait que le nombre de personnes admises à l'ALD (affection longue durée) pour transidentité chaque année a été multiplié par 10 entre 2010 et 2020. Ils étaient environ 9 000 en 2020. Près de 70 % ont entre 18 et 35 ans. Parmi les 30 % restants, certains sont mineurs. « En France, on sait par ailleurs que le nombre de mineurs qui ont souhaité changer de sexe a été multiplié par vingt sur la même période » relève Arnaud Alessandrin, sociologue spécialiste de la transidentité à l'université de Bordeaux.

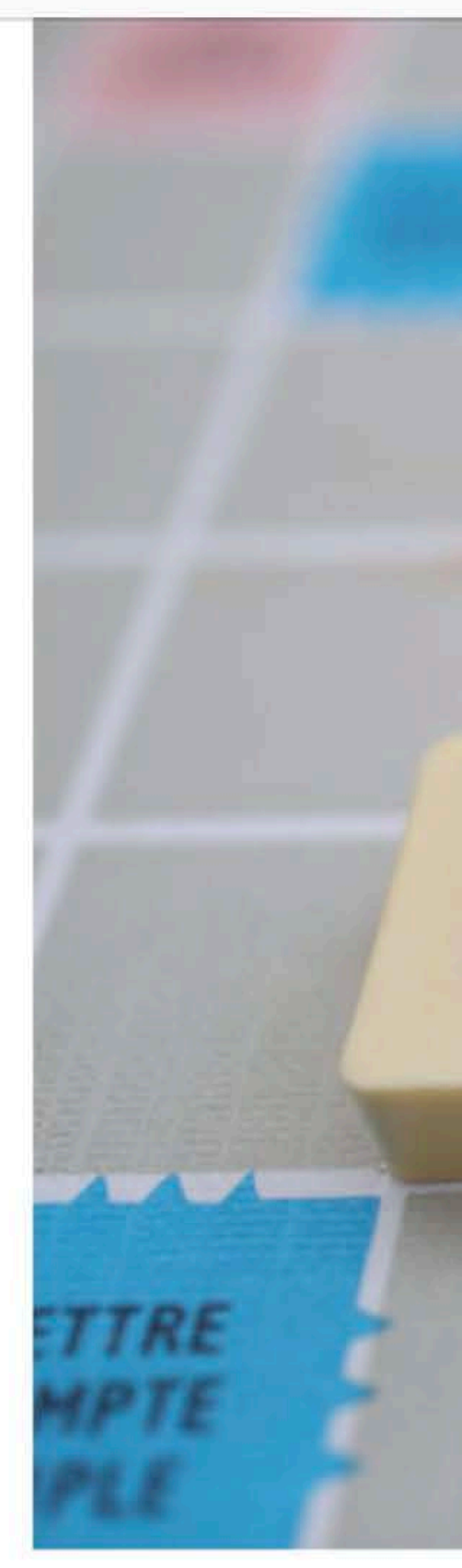
Des diagnostics psychologiques pas assez poussés

Face à cette augmentation exponentielle, des voix s'élèvent, tant en France qu'à l'étranger pour mettre en garde contre toute décision hâtive – avec traitement hormonal, bloqueur de puberté et

opération à la clé comme l'ablation totale des seins – au moins avant 18 ans. Dans un avis rendu public fin février, l'Académie de médecine appelle à la prudence et évoque pour la première fois ces transgenres qui finissent par le regretter, soulignant : « Le risque de surestimation diagnostique est réel, comme en atteste le nombre croissant de jeunes adultes transgenres souhaitant détransitionner. Il convient donc de prolonger autant que faire se peut la phase de prise en charge psychologique. »

Du côté de la communauté scientifique, la Petite Sirène, un « observatoire des discours idéologiques sur l'enfant et l'adolescent » réunissant des médecins comme Caroline Eliacheff (*lire interview*) multiplie les tribunes sur le sujet. Ces derniers mettent en garde contre les diagnostics trop rapides et les effets irréversibles des transitions commencées avant la puberté avec des risques sur le développement des adolescents. « On observe une aggravation de l'état psychique des adolescentes. Certaines sont confrontées à une métamorphose pubertaire précoce qui peut les bouleverser. Or, parmi celles qui détransitionnent, on se rend compte qu'une autre pathologie, antérieure à la transition, était en cause, comme l'anorexie, la boulimie, l'autisme, constate Nicole Athea, gynécologue et membre de la Petite Sirène. Que peut-on décider quand on a 15 ans, qu'on est dans une situation de souffrance psychologique et bien souvent sous l'emprise d'une idéologie trans ? ».

Qui sont ces « détransitionneurs » ou « regretteurs » ? « Il y a ceux, opérés lorsqu'ils étaient majeurs, ont été surdiagnostiqués et le regrettent. Ils représentent entre 1 et 2 % de la population trans. C'est un cas de figure classique qui concerne toutes les personnes qui se font opé-



rer », contextualise le sociologue Arnaud Alessandrin. Et puis il y a les autres, plus jeunes qui se sont surtout contentés d'un traitement hormonal et peuvent même se fournir sans ordonnance sur Internet. « Entre 20 et 40 % de ces jeunes disent ensuite que cela ne leur convient pas », quantifie le chercheur.

Des parents mobilisés

Des parents commencent à tirer la sonnette d'alarme. Un collectif baptisé Ypomoni (« patience » en grec) demande à protéger les enfants face à un phénomène de contagion sociale. « Il ne faut pas médicaliser trop vite ces jeunes. La dysphorie de genre est un phénomène rare, insiste Camille Lebreton, porte-parole de ce collectif qui s'inquiète des effets des bloqueurs de puberté et de la testostérone administrée trop tôt. Ce collectif scrute les évolutions récentes ailleurs. Un exemple à suivre ? En Suède, l'un des plus prestigieux hôpitaux vient de faire machine arrière. Les traitements hormonaux sur les mineurs y sont désormais interdits.

Que peut-on décider quand on a 15 ans, qu'on est dans une situation de souffrance psychologique et bien souvent sous l'emprise d'une idéologie trans ? »
NICOLE ATHEA, GYNÉCOLOGUE ET MEMBRE DE L'OBSERVATOIRE LA PETITE SIRÈNE.

IN ré CAR MEM colle Eliac Célin de l'Obs Dans le no ces j aujo Quel CAR lesc une man mise pens

13 | Le Parisien
MARDI 3 MAI 2022

TÉMOIGNAGE | Comment Sacha, 19 ans, veut redevenir Anna

« J'écoute, bienveillants. » Sauf que j'avais 14 ans et écouter à ce point ce que dit quelqu'un de 14 ans, ça pose problème », assène-t-il maintenant.

Puis tout va très, très vite. Le psychiatre réputé qu'il va consulter à Paris. Les séances « expéditives » de cinq à dix minutes qui ne servent qu'à confirmer son choix. « À aucun moment les raisons profondes qui me poussaient à changer de sexe n'ont été abordées. » À la fin de la 2^e débute les premières injections de testostérone, une ampoule toutes les trois semaines. Tous les matins, Sacha enfle un binder (sous-vêtement compressif permettant d'aplatir la poitrine) dont il a encore un souvenir amer : « J'étais très sportif et ça m'étouffait. »

À l'état civil, pour le lycée, ses proches, sa famille. Anna devient Sacha. À sa grande satisfaction, les effets de la « T » arrivent vite. La pilosité. Les muscles saillants qui se développent. La voix grave, virile. Sacha est « très content », se rappelle-t-il, d'autant plus que son entourage accueille ces changements sans surprise ni jugement. « Au lycée, où je ne connaissais personne au départ, j'étais juste le mec qui muait un peu vite, un peu tard, mais ça passait. » L'été avant la terminale, il se fait retirer les seins sous anesthésie générale. « J'étais obsédé par l'idée de pouvoir passer l'épreuve de sport au bac en respirant », rappelle-t-il. Après l'opération, le lycéen a désormais 16 ans, un corset postopératoire, des comprimés antidouleur à gogo et, soudain, des questions l'assaillent. « Il y avait comme une voix bizarre en moi. Un truc qui me demandait : Est-ce que tu détruis ta vie ? Est-ce que tu détruis ton corps ? »

Les mois passent et Sacha ne parvient pas tout à fait à apprivoiser ce nouveau corps mais tait ses angoisses. Nous sommes en 2020 et l'épidémie de Covid s'abat sur la France. Le lycéen passe un bac arts appliqués devant un écran d'ordinateur. Il le décroche avec mention très bien puis

intègre une école de dessin. Un jour, peu avant Noël, les doutes remontent d'un coup. C'est « la descente aux enfers », lâche-t-il. Pendant deux ou trois mois, il pleure nuit et jour. « Je pleurais le matin dans le RER, mais aussi pendant les cours, le soir aussi. Je m'enfonçais dans un truc affreux. Je me disais que je ne pourrais jamais revenir en arrière. » Pétri de regrets, hanté par les pensées suicidaires, il arrête les injections de testostérone, s'enfonce dans la dépression. Ses parents, inquiets, l'emènent voir une autre psychiatre. Elle lui sauvera la vie.

Mois après mois, il récupère sa féminité
Sacha a fini par relever la tête. Une colère, vivace, profonde, a remplacé la tristesse. Elle lui permet de tenir debout. Comment se sent-il désormais ? Fille ? Garçon ? Les deux ? « J'ai décidé d'être une fille biologique qui a un style masculin. J'ai envie de m'aimer moi-même. J'ai des regrets, mais je peux vivre avec », répond Sacha qui a compris qu'il nourrissait, adolescent, une forme de « misogynie intériorisée » et que « la puberté, ce n'est pas la période idéale pour faire de tels choix ». Par ailleurs, Sacha n'aime pas trop les étiquettes mais « pense qu'[il est] bi ». Il a de « petites histoires, parfois avec des filles, parfois avec des garçons ». Rien de sérieux. « La prise et l'arrêt de testostérone ont pu avoir un impact sur la libido mais pas grand-chose de plus, j'étais attiré par les filles et les garçons avec ou sans prise d'hormones », confie-t-il.

« Je me laisse vivre », répète l'étudiant qui ne veut surtout pas faire subir à son corps de nouveaux traitements. Dans quelques mois, Sacha demandera à son entourage de l'appeler à nouveau Anna. Mois après mois, il récupère sa féminité. Ses règles sont revenues. Il a retrouvé ses longs cheveux, espère que sa fertilité ne sera pas altérée (les bilans hormonaux sont encourageants), consulte un orthophoniste et saura « d'ici six mois, tenir une voix androgyne ». Mais il ne retrouvera jamais sa voix de femme. Il explique aussi qu'il a perdu sans surprise, depuis l'arrêt de ses injections, de la pilosité, de la masse musculaire. « Pour porter les courses, c'est chiant, glisse-t-il en souriant, comme s'il racontait une bonne blague. C'est comme ça. Son histoire. Sacha essaye aujourd'hui « d'en rire plus que d'en pleurer ».

Le prénom a été changé.

« J'ai envie de m'aimer moi-même. J'ai des regrets, mais je peux vivre avec. »
SACHA, 19 ANS

Vous dénoncez l'attitude de certains médecins...

On trouve sur des sites des listes de médecins avec des commentaires comme : « Donne des attestations (pour prescrire des hormones) au premier rendez-vous. » C'est aussi sur Internet que les jeunes s'autodiagnostiquent, trouvent le mode d'emploi pour convaincre leurs parents, l'école et les médecins. Le rôle des réseaux sociaux est déterminant et tout a fait néfaste.

Le Conseil national de l'ordre des médecins s'est-il prononcé sur le sujet ?

Non, hélas. Mais d'autres pays, comme la Suède et la Finlande, interdisent les traitements médicamenteux chez les mineurs au profit d'une prise en charge psychothérapeutique. En clair, il s'agit d'aller de l'activisme idéologique à des soins fondés sur des preuves.

Est-il possible de quantifier ce phénomène ?

C'est difficile. On pourrait avoir une idée du nombre de jeunes qui consultent dans des centres dédiés aux personnes transgenres. Mais ces chiffres

n'existent pas, à ma connaissance. Par ailleurs, nombreux sont ceux qui ne vont pas dans des centres mais chez le généraliste, l'endocrinologue, et ceux-là échappent aux statistiques. Sans parler de ceux qui trouvent des hormones sur Internet...

Que peut-on dire sur ces personnes qui décident de s'engager dans une détransition ?

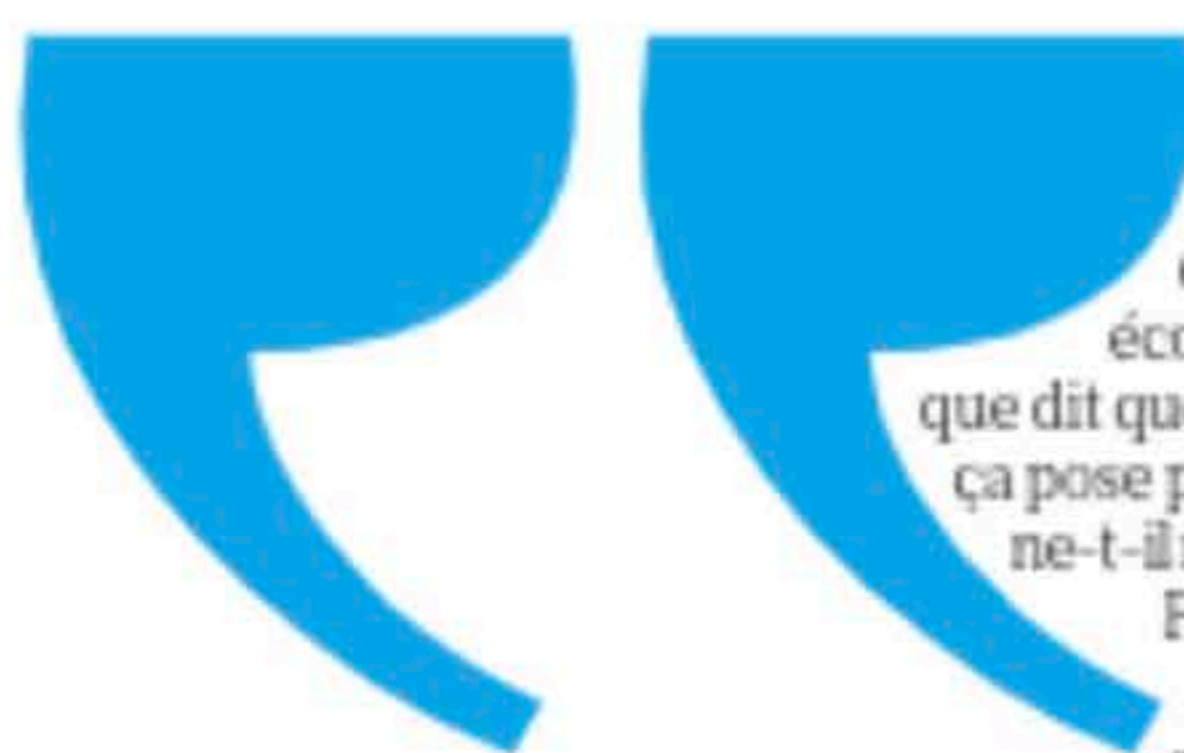
Il y a en fait deux stades de retour en arrière. Il y a ceux que j'appelle « les désistés », ceux qui arrêtent le traitement au bout d'un ou deux mois. Les détransitionneurs sont ceux qui ont fini leur parcours, ont pris cinq ans de testostérone, ont fait une opération d'ablation des seins.

Que deviennent-ils ?

Un jeune qui quitte la « famille trans » est aujourd'hui harcelé. Les détransitionneurs ont tendance à se cacher mais certains, à l'étranger, se réunissent en association. Tout ceci nous amène à souhaiter qu'aucun traitement médical ou chirurgical irréversible ne puisse être prescrit avant la majorité.

Elle, il... Les ados sont de plus en plus nombreux à se poser des questions sur leur identité sexuelle. « En France, on sait que le nombre de mineurs qui ont souhaité changer de sexe a été multiplié par vingt entre 2010 et 2020 », relève Arnaud Alessandrin, sociologue.

D. CULIER/ANNOUE

ACTU NATIONALE
TEMOIGNAGE | Comment Sacha, 19 ans, veut redevenir Anna


l'écourent, bienveillants. « Sauf que j'avais 14 ans et écouter à ce point ce que dit quelqu'un de 14 ans, ça pose problème », assène-t-il maintenant.

Puis tout va très, très vite. Le psychiatre réputé qu'il

SACHA* a le teint pâle et de longs cheveux châtain très fins. Ses traits sont délicats, il porte un sweat à capuche noir et ample dans lequel il disparaît et un sac à dos, noir également, d'où émergent de gros classeurs d'étudiant. Dans la rue, il arrive qu'on l'appelle « mademoiselle ». Mais dès qu'on entend le son de sa voix grave, on s'adresse à lui comme à un homme. Sacha semble si jeune mais il parle si bien, avec une grande maturité, comme s'il avait déjà vécu plusieurs vies. Ce qui, finalement, est le cas. À 19 ans, il s'apprête à changer de prénom pour la deuxième fois. À l'état civil, Sacha est encore un homme et on utilise le pronom « il » pour le désigner, ce qui lui convient pour l'instant.

Sacha n'a pas trop l'habitude de raconter ses vies mais aujourd'hui, il le fait presque avec entrain. Parfois, il esquisse même un sourire. Il est venu ce matin nous raconter ses regrets. « Il y a un an, j'aurais beaucoup pleuré en parlant de ça », lâche-t-il. Les larmes ont séché. Reste une analyse sans concession de la situation. De la colère, aussi.

À 14 ans, il annonce à ses parents qu'il est trans

Sacha est né Anna. Il était femme mais s'est vite senti « garçon manqué », confie-t-il. Enfant, il joue au foot, préfère arpenter les rues de son quartier à vélo plutôt que de préparer la dinette. « J'avais les cheveux longs mais on me confondait avec mon petit frère. M'habiller moulant, comme les filles, c'était la torture. » Arrive l'adolescence et le « gros malaise ». Nous sommes en 2016 dans une petite ville de la région parisienne. Au collège, on passe du temps devant Internet. En regardant des vidéos sur YouTube, il entend parler pour la première fois de transidentité. C'est une

va consulter à Paris. Les séances « expéditives » de cinq à dix minutes qui ne servent qu'à confirmer son choix. « À aucun moment les raisons profondes qui me poussaient à changer de sexe n'ont été abordées. » À la fin de la 2^e débutent les premières injections de testostérone, une ampoule toutes les trois semaines. Tous les matins, Sacha enfle un binder (sous-vêtement compressif permettant d'aplatir la poitrine) dont il a encore un souvenir amer : « J'étais très sportif et ça m'étouffait. »

À l'état civil, pour le lycée, ses proches, sa famille, Anna devient Sacha. À sa grande satisfaction, les effets de la « T » arrivent vite. La pilosité. Les muscles saillants qui se développent. La voix grave, virile. Sacha est « très content », se rappelle-t-il, d'autant plus que son entourage accueille ces changements sans surprise ni jugement. « Au lycée, où je ne connaissais personne au départ, j'étais juste le mec qui muait un peu vite, un peu tard, mais ça passait. » Lété avant la terminale, il se fait retirer les seins sous anesthésie générale. « J'étais obsédé par l'idée de pouvoir passer l'épreuve de sport au bac en respirant », rappelle-t-il. Après l'opération, le lycéen a désormais 16 ans, un corset postopératoire, des comprimés antidouleur à gogo et, soudain, des questions l'assaillent. « Il y avait comme une voix bizarre en moi. Un truc qui me demandait : Est-ce que tu détruis ta vie ? Est-ce que tu détruis ton corps ? »

Les mois passent et Sacha ne parvient pas tout à fait à apprivoiser ce nouveau corps mais tait ses angoisses. Nous sommes en 2020 et l'épidémie de Covid s'abat sur la France. Le lycéen passe un bac arts appliqués devant un écran d'ordinateur. Il le décroche avec mention très bien puis

intègre une école de dessin. Un jour, peu avant Noël, les doutes remontent d'un coup. C'est « la descente aux enfers », lâche-t-il. Pendant deux ou trois mois, il pleure nuit et jour. « Je pleurais le matin dans le RER, mais aussi pendant les cours, le soir aussi. Je m'enfonçais dans un truc affreux. Je me disais que je ne pourrais jamais revenir en arrière. » Pétri de regrets, hanté par les pensées suicidaires, il arrête les injections de testostérone, s'enfonce dans la dépression. Ses parents, inquiets, l'emmènent voir une autre psychiatre. Elle lui sauvera la vie.

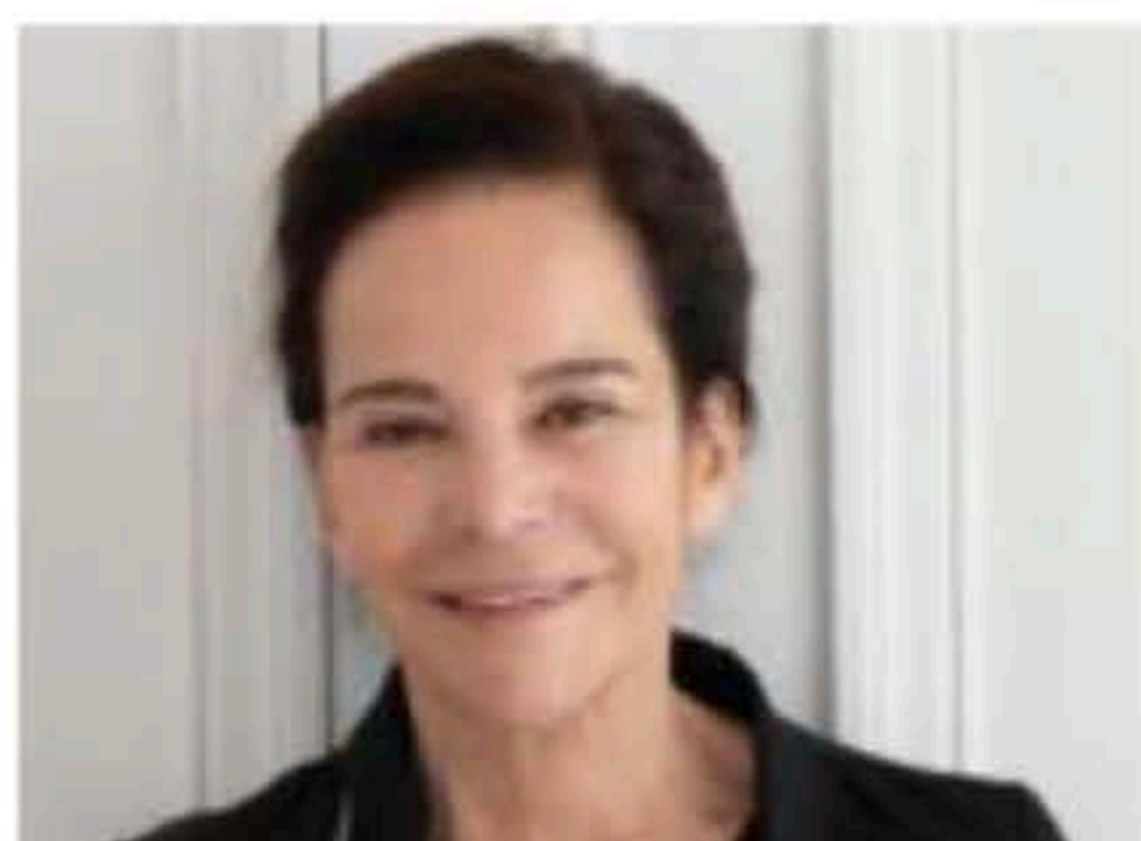
Mois après mois, il récupère sa féminité

Sacha a fini par relever la tête. Une colère, vivace, profonde, a remplacé la tristesse. Elle lui permet de tenir debout. Comment se sent-il désormais ? Fille ? Garçon ? Les deux ? « J'ai décidé d'être une fille biologique qui a un style masculin. J'ai envie de m'aimer moi-même. J'ai des regrets, mais je peux vivre avec », répond Sacha qui a compris qu'il nourrissait, adolescent, une forme de « misogynie intériorisée » et que « la puberté, ce n'est pas la période idéale pour faire de tels choix ». Par ailleurs, Sacha n'aime pas trop les étiquettes mais « pense qu'[il est] bi ». Il a de « petites histoires, parfois avec des filles, parfois avec des garçons ». Rien de sérieux. « La prise et l'arrêt de testostérone ont pu avoir un impact sur la libido mais pas grand-chose de plus, j'étais attiré par les filles et les garçons avec ou sans prise d'hormones », confie-t-il.

« Je me laisse vivre », répète l'étudiant qui ne veut surtout pas faire subir à son corps de nouveaux traitements. Dans quelques mois, Sacha demandera à son entourage de l'appeler à nouveau Anna. Mois après mois, il récupère sa féminité. Ses règles sont revenues. Il a retrouvé ses longs cheveux, espère que sa fertilité ne sera pas altérée (les bilans hormonaux sont encourageants), consulte un orthophoniste et saura « d'ici six mois, tenir une voix androgyne ». Mais il ne retrouvera jamais sa voix de femme. Il explique aussi qu'il a

INTERVIEW | « Le rôle des réseaux sociaux est néfaste »

CAROLINE ELIACHEFF, PÉDOPSYCHIATRE.



FRANCESCA MANTOVANI ED. GALLIMARD

MEMBRE de la Petite Sirène, un collectif de médecins, Caroline Eliacheff a aussi coécrit, avec Céline Masson, «la Fabrique de l'enfant transgenre» (Ed. de l'Observatoire).

Dans votre livre, vous évoquez le nombre important de ces jeunes qui souhaitent aujourd'hui changer de sexe. Quel est le profil de ces ados ?
CAROLINE ELIACHEFF. L'adolescence est, par définition, une période de transition où se manifeste le désir de s'autonomiser, de changer de façon de penser, de s'habiller. Quand on

a des cheveux bleus et des piercings à 16 ans, il est assez rare que ce soit encore le cas à 30 ans. Certains jeunes aujourd'hui, majoritairement des filles, manifestent un malaise au moment de la puberté et se questionnent sur leur identité et leur orientation sexuelle. Il faut bien sûr s'occuper d'eux. Ceux qui aujourd'hui se déclarent « trans » et demandent à réaliser leur souhait de changer de genre présentent, on le sait, pour 60 à 70 % d'entre eux, des pathologies antérieures (dépressions, agressions sexuelles...). Ils souffrent parfois depuis longtemps et pensent mettre un nom sur cette souffrance en se déclarant « trans ». Il est nécessaire d'explorer ces questionnements et de ne pas se précipiter en leur disant : « Ce que tu ressens doit être réalisé. »